Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 7

Artikel: Les souliers de ma grand-mère
Autor: J.Z.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-177962

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Troisième Année. — N° 7 LE Samedi 14 Janvier 1865.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (*franc de port*) :
Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.
Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Chronique.

La semaine a été féconde en événements. Protestation, contre-protestation, démonstration.

Ne craignez-point, cher lecteurs, le *Conteur* n'a pas l'intention de faire ici de la politique, il se bornera à raconter.

Lundi, dans l'après-midi, des affiches annonçaient, pour le soir, une démonstration ayant pour but de témoigner notre sympathie à un de nos magistrats qui venait de remplir consciencieusement une mission difficile et à l'occasion de laquelle il avait été l'objet d'injustes attaques. Il s'agissait en même temps de montrer par là combien les événements de Genève, et surtout leur issue, avaient été pénibles au cœur de tout bon citoyen, combien les auteurs de ces événements étaient blâmables.

Le soir, le tambour battait. Un cortège de jeunes gens, qui comptait plusieurs étudiants, arrivait en chantant et drapeaux en tête, sur la place de la Riponne. Ce premier groupe fut bientôt considérablement augmenté par l'arrivée de citoyens, voulant, par leur présence, donner une preuve sérieuse qu'ils partageaient complétement l'idée qui avait provoqué cette manifestation populaire. Leur nombre assez imposant, aurait dû rester sans mélange; mais malheureusement le mélange ne fut que trop complet. On vit arriver là des figures qui ne s'étaient jamais montrées en pareille occurrence, des hommes qui, ordinairement, lorsque le peuple se livre à quelque mouvement politique, à quelque réjouissance publique, restent calfeutrés dans leur cabinet, absorbés dans quelque grave lecture, ou préoccupés des moyens de briser l'influence de cette tumultueuse populace et d'effacer à jamais de sa mémoire cette maxime démocratique:

Vox populi, vox dei.

Vint ensuite une foule de braillards, de gens qui ne cherchent que le désordre, capables de démolir aujourd'hui ce qu'ils ont édifié hier et auxquels on ferait crier simultanément vive la république et vive le roi; peu leur importe qui insulter ou applaudir pourvu que cela fasse du bruit : aboyer, aboyer toujours, voilà leur mission sur la terre.

Ces comédiens politiques crurent voir dans la démonstration de lundi une concurrence aux représentations burlesques dont ils nous ont déjà donné tant d'échantillons, et, comme le saltimbanque qui ne permet pas qu'on empiète sur ses tréteaux, ces intrépides tentèrent de faire déserter la place par des cris, des sifflets, des hurlements à l'ouïe desquels un chasseur de bêtes féroces eût aprêté son arme. — Vive Fazy, à bas Fazy, vive les indépendants, à bas la Ficelle, vive les radicaux, vive la Confédération, à bas les mômiers! galimatias double en face duquel plus d'un malheureux ne savait trop à quel saint se vouer.

Cependant l'attitude calme et digne des citoyens sérieux qui, en cette circonstance, sont venus en grand nombre manifester leurs opinions sur les événements de Genève sera, par tout cœur honnête et patriotique, mise bien au-dessus des procédés inqualifiables et repoussants de quelques détracteurs.

A ce point de vue donc, la manifestation a réussi.

L. M.

Les souliers de ma grand-mère.

Il y a une quarantaine d'années que, faisant une de ces revues comme on en fait quelquefois dans les ménages, nous découvrîmes, dans un coin d'armoire (celles qu'on appelle chez nous garde-robes), les souliers des noces de ma grand-mère. Notre étonnement ne fut pas moindre que celui de nos savants vaudois, lorsque, faisant avec la drague des recherches sur les antiquités lacustres, ils virent sortir du limon une pipe culottée (vulgairement brûle-gueule). Mais revenons aux souliers. Ils furent triomphalement portés sur la table du salon et examinés avec un dédain railleur. Les talons de la dite chaussure avaient un bon pouce de haut, la semelle était fort étroite, et le bout du pied, ridiculement pointu. Comment un pied humain avait-il pu entrer là dedans? Comment avait-on pu marcher et

même danser avec une telle chaussure, sans tomber à chaque pas? La pièce curieuse fut replacée dans un coin du haut de l'armoire et... l'on n'y songea plus.

L'autre jour, 5 janvier 1865, autant qu'il m'en rappelle, m'entretenant avec mon cordonnier, sur la difficulté qu'il y a à chausser les dames, celui-ci me montra une paire de bottines, *haute nouveauté*, faites sur commande, pour une dame de Lausanne. Ces bottines étaient exactement semblables aux souliers de ma grand-mère; sauf que les talons avaient un demi pouce de plus en hauteur et qu'ils étaient noirs an lieu d'être rouges.

Ce n'est pas le seul exemple actuel de reprise de modes surannées. Dans le XIIe siècle, en Angleterre, les souliers de la noblesse étaient longs de deux pieds, ornés de cornes, de griffes ou de figures grotesques au bout du pied. Ils s'allongèrent tellement qu'il devint impossible de marcher sans en relever la pointe et l'attacher au genou avec une chaîne d'or ou d'argent. A la même époque, on fut obligé d'élever et d'élargir les portes, en Angleterre, pour donner passage aux coiffures des dames.

Il y a trois siècles, les dames françaises portaient des *vertugades* qui, plus tard, s'appelèrent *paniers*.

Les paniers ne furent d'abord que des bourrelets adaptés au bas du corset pour gonfler la jupe. On employa ensuite les cercles de baleine et la toile gommée. Du temps de Charles IX, les dames portaient des cercles de fer.

Nous quittons à regret, faute de place, cet intéressant sujet..

Si nous étudions l'histoire du temps où les Françaises portaient des paniers et de haut talons, nous voyons que l'élite des penseurs se réunissaient dans leurs salons; les noms de mesdames de Tencin, Geoffin, de Lespinasse, Guimard, Quinault, appartiennent à l'histoire. Ce fut dans leurs réunions que se forma la pensée moderne, la conversation, l'urbanité. Sous leur influence, les savants, pour se faire entendre d'elles, durent simplifier et mettre à la portée de toutes les intelligences les démonstrations scientifiques; sous leur influence, les littérateurs furent doux et polis, les philosophes décents, les politiques modérés et courtois. Les questions que la presse n'eût pu discuter, se débattaient verbalement dans les salons des dames de Paris.

Chez nous, à cette heure, la société est en dissolution, la conversation se perd, on se hâte de recourir aux cartes à jouer, aux échecs, au *piano-forte*, pour echapper au péril de parler et de dire sa pensée. Faut-il espérer que nos dames, en ressuscitant les modes antiques, en reprendront aussi les mœurs; aurons-nous de nouveau de ces salons où Gibbon, Voltaire, et tant d'autres illustres se livraient à la plus spirituelle, à la plus instructive des conversations.

Ah! si les hauts talons et les crinolines pouvaient réunir autour de leurs charmes tant d'hommes divisés d'opinions, et les obliger à se parler avec douceur, politesse, esprit, que de droits n'auraient-elles pas à la reconnaissance publique, qu'elles jouissances n'éprouveraient-elles pas elle-mêmes!

J. Z.

Le pauvre enfant.

Quand je nâquis, mon pauvre père,
Comme une aubaine m'acceptant,
S'écria, narguant sa misère:
Un garçon! c'est toujours autant!

Je ne fus point par ma nourrice,
Déposé sur un coussin blanc;
Du foin tout sec en fit l'office;
Du foin sec, c'est toujours autant;

Mes parents, en quittant la vie,
M'ont laissé ce conseil touchant:
« Vis sans souillure et sans envie; »
Ce conseil c'est toujours autant!

J'avais dix ans, mais je puis dire,
A ce temps-là me reportant,
Ma gaîté les fit souvent rire;
La gaîté, c'est toujours autant!

La fortune, aveugle et traîtresse,
Comble de biens plus d'un méchant;
Un seul fut toujours ma richesse:
La santé! c'est toujours autant!

Je gagne peu pour ma semaine:
Cent sous ce n'est pas très brillant;
Mais quand on a l'âme sereine,
Oh! cent sous, c'est toujours autant!

Ne désirant perdrix, ni caille,
Je grignote d'un cœur content
Mon pain noir au lieu de volaille;
Du pain noir, c'est toujours autant!

La nuit, je couche sur la dure,
Et dans ma chambre entre le vent;
Mais je dors bien, je vous assure;
Bien dormir, c'est toujours autant;

Et le matin, quand je m'éveille,
Je retrouve au soleil levant
Le bonheur qui près de moi veille;
Le bonheur! c'est toujours autant!

(*Courrier de la Côte*).

La vallée de l'Orbe.

Dire que les Alpes sont belles, c'est ne rien dire, du moins ce n'est qu'affirmer une chose connue et admise de tout le monde. Mais appliquer la même qualification au Jura, c'est s'exposer à provoquer un sourire moqueur, dédaigneux, sur les lèvres de la plupart des lecteurs. Et cependant il est beau, notre Jura. Il n'a